

LOU BATHAMY

**CONTRE
LA LAME**

ROMAN



Æthalidès

©Æthalidès, 2023
ISBN: 978-2-491517-19-9
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

ANNIA

Fanées, les tulipes

PREMIER ACTE

Dans le crâne l'obscur dans le ventre la mort

Annia est laide si laide qu'on en vomirait.
Tout est laid chez elle
jusqu'à son prénom qui fait trop se plisser le nez
jusqu'à son prénom qui fait chuter se tordre le visage
Annia dégoûte dérouté.

Elle a, fixés au creux du front, deux yeux noirs – vides vagues – desquels on entend sortir un cri perpétuel. Annia, elle crie. Elle crie sans cesse elle crie elle hurle quand elle parle elle parle trop et trop fort et trop vite et trop souvent, Annia elle ne sait pas s'arrêter. Il lui reprochait tout le temps et elle sait qu'il avait raison, au fond Annia elle sait. Elle parle trop elle ne la ferme jamais elle saoule tout le monde. Elle le voit dans ses yeux dans les yeux du monde et dans ses yeux à lui, comme l'autre jour, elle voulait lui raconter comme elle était contente qu'il arrête enfin de pleuvoir dans sa tête et elle a vu, elle l'a saoulé, elle a encore trop parlé. Trop parlé en plus pour ne rien dire parce qu'Annia c'est le vide c'est le néant.

La tempête après elle l'avait méritée, voilà c'est tout, et les cadavres les débris les déchets, c'est tout ce à quoi

elle peut avoir droit. Si seulement elle savait se taire un peu ce serait différent, mais elle ne sait pas Annia, elle ne sait pas exister autrement que par la bouche.

Annia elle n'est pas douce non plus, elle a la voix trop forte et puis elle a le geste trop lourd la peau trop rugueuse, le sourire trop dur. C'est comme une armure, un couteau une lame, Annia c'est une lame. Elle est toujours en guerre contre le monde, et elle ne sait pas pourquoi. C'est pour ça, quand il lui disait qu'il l'aimait, elle avait la nausée. Et puis envie de pleurer. Elle n'a pas le temps pour une trêve – elle n'a pas le droit d'être aimée par le monde qu'elle doit écraser.

La voix d'Annia c'est son problème et c'est le problème de tous ceux qui la croisent, elle se le dit se le répète, si elle savait fermer sa gueule de temps à autre tout irait mieux pour tout le monde. Sa voix *trop* – trop fort trop loin, elle casse tout, le mur du son et les oreilles et elle massacre le silence. Parce qu'elle a ce pouvoir, Annia, celui de tuer même le vide.

Annia elle n'a rien pour elle

– même plus son corps.

Alors dans les veines sur les murs, éclatées
elle arpente le monde la haine au ventre des lames au creux des paumes la rage au cœur des poings.

Elle n'a plus rien ils ont tout pris

plus rien pour elle

– même plus ses souvenirs.

Ce matin elle observe les trois taches rouges qui violent l'immaculée et elle se dégoûte elle et son besoin de saigner pour prouver qu'elle est vide inhabitée toujours seule à l'intérieur au chaud sous sa peau.

La première fois qu'elle a eu ses règles elle n'a rien senti. *Maman* n'était pas là mais elle savait à quoi s'attendre elle savait que ça ferait mal et elle s'en foutait. Mais depuis, chaque goutte, chaque sensation, chaque picotement lui rappellent qu'elle devrait s'éplucher le corps plutôt que de subir encore cette humiliation menstruelle.

Annia elle est dégueulasse, elle est dégouttante, on lui dit on lui répète on lui crie à la télé dans les journaux sur Internet, les femmes sont dégueulasses, le sang des femmes est dégueulasse, et elle le sent profondément jusque derrière ses yeux.

Quand elle l'a vu pour la première fois, son ours, elle l'a trouvé moche. Comme elle, peut-être même en pire. Mais elle s'était dit que c'est tout ce qu'elle méritait et puis que c'était déjà bien que quelqu'un s'intéresse à elle. Que quelqu'un la regarde lui parle la fasse exister comme ça, comme n'importe qui d'autre.

Ils ont couché ensemble le premier soir et elle a eu mal très mal mais elle a serré les dents elle s'est dit tu es forte ma fille tu vas y arriver et quand elle l'a senti tout tremblant moite visqueux entre ses bras elle a regretté. Mais elle s'est tue elle a souri et l'a laissé poser son bras trop gros trop lourd en travers de sa poitrine pour s'endormir en lui bavant dessus. Il lui a dit « à demain » alors elle est revenue le lendemain. Et puis le jour d'après et avant qu'elle s'en rende compte Annia était à lui coincée entre les griffes de l'ours – *amoureuse* il paraît.

Annia ce matin elle repense à sa mère. Elle ne sait pas pourquoi mais quand elle ouvre la fenêtre ça sent

la boulangerie ça sent le pain chaud le croissant et elle voit immédiatement se graver dans sa tête le portrait de sa mère. Et les petits-déjeuners interdits, ces matins quand papa travaillait encore, et quand, alors, maman ramenait à manger dans son lit. Elles mangeaient des tartines et mettaient des miettes partout et maintenant c'est son cœur à elle qui est en miettes depuis que sa mère est morte. Partie envolée sans jamais avoir fait ce qu'elle voulait faire – vivre.

Annia quand elle a perdu sa mère a perdu tout ce qu'elle était. Une ombre un reflet, elle n'est rien de plus rien de mieux qu'une pâle copie de la femme forte enchaînée qui lui a tout donné jusqu'à son dernier cri. Elle le sait et tous les jours elle se le répète, et là le poing serré la rage au ventre le cœur qui s'emmêle elle écoute le vent qui cogne les volets et elle se le dit, tout bas pour que l'ours n'entende pas, *je ne suis rien rien rien rien.*

Et puis alors Annia se souvient
que même l'ours est parti.

« Tu as quoi, là? »

La première nuit l'ours avait posé sa paluche ses doigts poilus tout contre son sein contre le cauchemar d'Annia incrusté.

« Un mauvais souvenir. »

Il avait ri.

Le noir ça vous envahit ça vous prend un jour à la gorge et ça ne vous lâche plus, Annia pense sans jamais le dire, le noir un jour ça vous fait peur et vous ne savez pas pourquoi, et après, toutes les nuits la terreur, dans toutes la parcelles sous toutes les couches de la peau.

Mais le noir l'obscur c'est pas tant la nuit que dans les yeux des gens, tous les jours. Elle le sait Annia, elle le sait trop bien c'est gravé dans sa tête en permanence et ça clignote quand il rentre le soir. Ça clignote sous ses paupières – méticuleux phosphènes – et ça ne s'arrête que lorsqu'il repart lui tout entier lui et son gros corps et que la porte claque sur son dos, refermée sur son ombre.

Le mauvais souvenir le cauchemar sur le sein d'Annia c'est une cicatrice qui refuse de se fermer. Elle la regarde elle se regarde et elle se dit qu'elle ne s'y fera jamais à sa laideur à sa mocheté. La cicatrice encore rouge même pas rose refuse de pâlir refuse de guérir. Ça l'énerve, ça l'agace de voir qu'elle n'a même pas su conserver son corps pour elle.

Elle se dit qu'il faut qu'elle soit vraiment bête vraiment conne pour ne pas savoir se protéger pour ne pas avoir su sauver sa mère pour s'être laissé faire en silence en serrant les dents sans serrer les poings. Elle se dit en caressant son enfer du bout de l'ongle qu'elle ne mérite pas de guérir qu'il n'y a que les guerrières les combattantes celles qui répliquent qui ont droit à la rédemption. Elle elle n'est rien du tout et même son corps on lui a pris, même son corps. Les larmes montent et la rage avec.

Rien dans les bras
tout dans la tête c'est ce qu'il faut ce qu'il faudrait
ce qu'il aurait fallu.

L'ours est rentré trop tôt a claqué la porte trop fort et ça a fait sursauter tous les mots dans la tête d'Annia assoupie.

« Tu dors? » il lance brutalement et ses mots à lui cognent contre les murs.

Plus maintenant, elle voudrait répondre. Mais, « non », elle dit seulement, « non ». On ne dort pas quand les ours passent la porte sans prévenir – on ne dort plus. De toute manière, Annia, elle ne dort jamais vraiment. Jamais *pour de vrai*. Quand elle dort c'est son corps qui la force qui la précipite dans un gouffre et alors elle n'a plus le choix. Sinon, elle ne dort pas. Elle n'aime pas abandonner ce qui lui reste de corps au monde et laisser vagabonder sa conscience loin de lui. Ça lui fait peur.

« Hier au réveil il m'a mordue. »

La psy fronce les sourcils.

« Il m'a mordue fort et j'ai cru qu'il allait m'arracher le cou. Puis j'ai vu que ça le faisait bander alors j'ai laissé faire. De toute façon c'est mon rôle. »

Elle rit et la psy s'accroche à sa tasse de thé froid. *Non* elle voudrait crier, *non non non non*. Mais elle ne dit rien.

Annia à l'intérieur tremble face au silence.

Petite trop petite face à l'armoire elle a juste voulu une bouteille d'eau pour mettre dans son sac pour l'école c'était tout – juste une bouteille. Mais petite trop petite Annia a fait tomber une étagère en s'appuyant dessus et *patatras*

tout s'est cassé la gueule, tout est tombé par terre et elle avec, et dans un bruit horrible dans un vacarme monstre, papa est arrivé. Les yeux gonflés sortis de la tête il a soupiré et il l'a relevée lui a dit « alors ma chérie alors tu n'y arrives pas t'es trop petite je vais t'aider regarde » et entre ses mains trop grosses la taille d'Annia le ventre d'Annia les organes les côtes d'Annia compressés tous serrés les uns contre les autres et Annia

bientôt propulsée au bout de ces deux grosses mains pleines de griffes elle attrape la bouteille et se sent tomber, par terre au milieu de l'étagère et des quelques verres brisés. Et papa qui lui dit « c'est rien ma puce tu vas juste tout ramasser – mais fais bien attention

plus c'est cassé

plus ça coupe. »

Annia se souvient maintenant, dans l'angle de la porte derrière, un peu cachées mais pas assez, les larmes l'alarme dans les yeux silencieux de maman.

Ce soir le lit restera froid.

Au-dessus il y a l'ourlet du ciel qui jouxte l'orange le bleu, troué par des oiseaux en besogne. En dessous, le gris et les arbres nus. Sur une branche, un corbeau.

Dans le lit le corps vide vidé d'Annia. L'ours est parti emporté avec ses yeux il y a quelques heures – laissé le lit à lui-même et à elle qui s'enfonce dans la pesanteur du silence. Lourde de peine la tête par la fenêtre, elle écoute les mouettes rire.

Ça se mange, de la mouette?

La mère d'Annia était une femme silencieuse c'était plus un corps qu'une vraie personne c'était à peine plus que son prénom dans la voix bourrue de son père.

Grande mais courbée toute courbée la mère était une vague douce polie battue par les vents rendue calme par les cieux. Petite face à elle Annia se sentait toujours de trop trop bruyante trop large trop vivante. Elle avait dans les yeux une lueur une seule petite lumière qui brillait quand Annia approchait ses mains de son visage. Les doigts chauds la peau froide, tumultes, enfers, et la